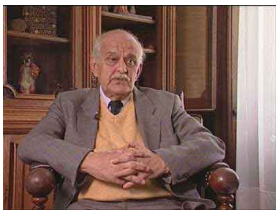
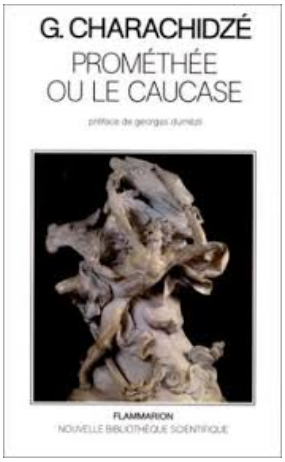
Mythe et littérature

LE PROMETHEE CAUCASIEN





Face au Prométhée grec, que nous ne connaissons pas trop mal, il existe un Prométhée caucasien : Amirani. Les conteurs caucasiens, géorgiens surtout, célèbrent encore à l'heure actuelle les exploits et le destin tragique du demi-dieu Amirani qui avait plusieurs fois au cours de son existence provoqué la colère divine ; c'est pourquoi Dieu le châtia : il le lia d'une immense chaîne de fer et le riva à un pieu de fer. En Arménien il s'appelle Artawazd, et il est enchaîné sur le mont Massis, ou Ararat.

Le héros géorgien se nomme Amirani, c'est-à-dire Mihr ou Mithra. C'est le feu du ciel en personne. Bannie ou censurée par les autorités de l'Église, sa geste épique s'est transmise oralement, non sans altération : le demi-dieu païen s'est mué en une créature diabolique, un impie qui défie non pas Zeus, mais le Dieu véritable, Jésus-Christ. Il provoque son rival à un concours de lancer de rochers. L'un et l'autre détachent d'énormes blocs qu'ils projettent en l'air à des hauteurs vertigineuses. En retombant, celui du Christ s'enfonce profondément en terre. Mis au défi de l'arracher, Amirani échoue et se voit enchaîné au rocher. « Le Christ lui concéda chaque jour une miche de pain, avec un petit chien pour lui tenir compagnie. L'animal ne cesse de lécher la chaîne, au point qu'il l'userait si on le laissait faire. Mais à l'aube de chaque Vendredi saint, les forgerons du pays frappent sur leurs enclumes et reforgent ces liens de neuf. Que ne leur arriverait-il pas si Amirani venait à s'échapper !

Pour commencer, il les assommerait tous autant qu'ils sont.

Georges Charachidé a repéré les surprenantes correspondances entre le mythe grec et la geste caucasienne, ainsi que leurs irréductibles différences. Entre la geste d'Amirani et le mythe grec, quelle relation ?

> *« Par quels mystérieux mécanismes les lois de l'esprit humain ou du déterminisme social pourraient amener deux cultures à mettre en scène un supplice triple avec participation d'un chien ailé et à imaginer nécessairement une prison rocheuse en forme de dôme ».*

La « triplicité du héros

Les circonstances de sa naissance, comme pour tout héros, sont remarquables, d'autant qu'elles préparent, annoncent et conditionnent les exploits futurs. D'après la majorité des versions, Amirani est né de l'union de la déesse protectrice du gibier, Dali, et d'un simple mortel, à la suite de brèves amours mélusiniennes.

B Kutatelaze (1975)

Un chasseur (parfois un berger ou un forgeron) découvre dans la montagne la grotte où réside la déesse Dali, et partage sa couche pendant trois nuits. Dali est enceinte et elle demande à son amant de lui ouvrir le ventre d'un coup de poignard. Avec l'exigence suivante :

« quand tu auras sorti l'enfant de mon ventre, abrite-le trois mois dans la panse d'une génisse puis trois mois dans la panse d'un taurillon, ainsi recevra t-il ce qui lui a manqué dans le ventre de sa mère ».

Dûment accouché, son père l'abandonne auprès d'une source. Il est recueilli et adopté par un paysan qui l'élève avec ses propres fils, Badri et Usip. Les conditions exceptionnelles de la conception, de la gestation et de l'entrée dans l'humanité de cet enfant hors pair, exposé au bord de l'eau, le promettent à une carrière vouée à des actions hors du commun.

Mais le trait le plus significatif est la « triplicité » du héros. Il est conçu trois nuits, porté dans trois ventres successifs. Il ne s'arrête pas en si bon chemin. Non content d'avoir trois ventres, il a trois pères, celui qui l'enfante, le parrain qui lui donne à la fois nom et aptitudes natives et son père nourricier.
Ces trois paternités ne sont pas arbitrairement réunies : elles formulent et mettent en drame les trois espèces sous lesquelles les Caucasiens éprouvent et conçoivent – avec beaucoup d'intelligence- le lien paternel : le sang (le géniteur anonyme), l'autorité (le parrain) et l'affection (le père nourricier). Ce que l'on admet généralement ou que l'on rêve réunit en un seul est distribué en trois personnes différentes. Enfin, il est le plus jeune de trois frères, le troisième d'un trio indéfectible. « Qui donne un nom doit un cadeau » vieil adage ossète : Dieu soi-même lui sert de parrain et lui confère, outre le nom, des capacités surhumaines.
Dés le berceau, ce jeune Hercule annonce sa vocation. Les porteurs d'eau se moquent de l'étrange bambin. Qu'à cela ne tienne, il frappe leurs têtes les unes contre les autres.
Le héros grandit et, accompagné de ses deux frères, se fait d'abord la main sur les passants. Puis ils entrent en campagne, en géorgien, ils « sortent en plaine ». Plaine ou espace extérieur en géorgien, *vel-i*, est dérivé de « sauvage ». Entrer en plaine, c'est donc *entrer en sauvagerie*. Ils s'attaquent alors aux démons qui foisonnent sur les terres habitées, les Dev. Doté d'une rotule de loup, - Samson lui, était doté d'une mâchoire d'âne - Amirani fracasse les portes. Les trois frères découvrent une boule de cristal qui n'est autre que la tombe d'un oncle. Ils décident de le venger et se mettent en quête du meurtrier : le géant Baq'-Baq'. Amirani l'affronte en combat singulier, et lui tranche ses trois têtes, dont s'échappent trois vers de terre, métamorphosés en dragons blanc, rouge et noir. Il tue les deux premiers mais le noir l'avale et se réfugie sous la mer Noire.

Amirani ranisce Q'amar Unita Nigtroud

Pause explicative avant de savoir si le héros sortira du ventre de la baleine.
La première expédition du Géorgien, celle contre le géant, est motivée. Le mobile ne peut être que le pillage ou la vengeance chez ces seigneurs de guerre. Piller est une activité économique. Or, Amirani vit en marge, il ne peut donc piller, il doit donc venger. Son action est ainsi en conformité avec l'idéologie ambiante. On peut passer alors à l'étape suivante : les dragons triplets. Un monstre à trois têtes représente une étape privilégiée dans la formation du combattant ; elle symbolise la maîtrise de ses propres pouvoirs. Le grand dragon *hypochtonien* a avalé le héros, Jonas caucasien, et regagne son univers. Fidèle à lui-même et à sa vocation, le héros lui ouvre généreusement le ventre en sort, et s'en va par ce monde inconnu. Les humains qui le peuplent ont perdu l'eau, dont l'accès leur est interdit par ce dragon.

La cosmologie des Géorgiens anciens

Cette maîtrise de la nappe souterraine se conforme entièrement à la cosmologie géorgienne : c'est un dragon qui sous la terre règle à son gré le débit des eaux, provoquant la sécheresse quand il les retient, l'inondation quand il lui prend fantaisie de les lâcher entièrement, phénomène que les Géorgiens nomment « déluge ».

Statut d'Amiran en Géorgie

Les « écluses » sont souterraines en Géorgie, alors qu'elles sont célestes dans le monde sémite. L'univers des mythes y est constitué par la superposition de trois espaces que les Géorgiens nomment sk'neli. Le monde céleste, le monde souterrain, et le monde d'ici-bas. En haut, les déités, quelle que soit l'étendue de leurs compétences, à l'étage intermédiaire les humains, sous la terre les démons et les monstres. Mais il existe deux nappes d'eau, céleste, et infra-terrestre. Sources, rivières, lacs, résultent d'un affleurement de la masse aquatique souterraine. Le feu n'a d'existence autonome que sous ses deux espèces opposées. Au niveau céleste il s'incarne dans la foudre ; dans l'espace chtonien, il est lié aux puissances démoniaques et aux forces telluriques, perceptibles aux hommes à la faveur des phénomènes volcaniques. Il ne peut donc avoir que deux origines.

Amirani massacre toute une maisonnée de démons, mais englué dans le sang de ses victimes il manque périr. En héros véritable, il s'en sort, et part au-delà des mers à la conquête d'une fiancée, la fille du roi des démons Khadzis, des forgerons. L'armée des démons le poursuit, tue ses deux frères, il les massacre en retour, y compris le roi, pour faire bonne mesure. Désespéré quoique vainqueur, il se suicide. Mais il ressuscite avec ses deux frères grâce à la fiancée démone. Errant désormais seul, il rencontre un géant mort-vivant dont il ne parvient pas à soulever la jambe. Devant son désespoir Dieu lui accorde un surcroît de force. Amirani le provoque alors au combat.

Un guerrier « hors société »

Au contraire de tous les autres « paladins de la violence », Amirani se tient entièrement à l'écart des expériences, des pulsions ou des sentiments de type humain et évite la moindre relation avec la société organisée. C'est un asocial doublé d'un caractériel. Sans maison, sans foyer, il vit dehors, parmi les démons, les fauves, le gibier. Il n'a pour compagnons que ses deux frères d'adoption dont la présence lui pèse et qu'il tolère difficilement, jusqu'au moment où d'ailleurs, il s'en sépare définitivement. Il conquiert une fiancée qui n'est qu'une occasion de combattre et ne l'épouse même pas. Le seul amour qui existe chez lui est celui du combat. Il conforme en cela son existence aux dons que Dieu lui-même a prodigué dès sa naissance : *« la vitesse de l'arbre en mouvement, la soudaineté de l'avalanche, la force de douze paires de buffle, le genou du loup, pauvreté dans l'enfance et vaillance à l'âge d'homme : guerre et bataille »*. Tout un programme. Nul besoin de s'échauffer, nul besoin de fureur guerrière, il est prêt au combat à tout moment. En cela il s'oppose au Prométhée grec, qu'il faut situer du côté de l'intelligence plus que de la force.
Pour châtier sa démesure, Dieu s'assure d'Amirani au moyen d'une ruse et lui fait subir un châtiment en trois phases. Il l'enchaîne à un pieu fiché profondément en terre, il l'ensevelit ainsi enchaîné sous un amas montagneux en forme de dôme. A ses côtés, le chien Q'ursha lèche ses chaînes qui, de la sorte, s'amincissent. Alors qu'elles vont se rompre, les forgerons de tout le Caucase frappent sur l'enclume, et les chaînes retrouvent leur épaisseur. Chaque année la montagne-prison s'ouvre et le captif retrouve pour une nuit l'air libre. Un humain secourable s'efforce en vain de le libérer, mais à cause de la parole excessive d'une femme, la montagne se referme sur Amirami.
Dans certaines versions. Lassé de son filleul, Dieu l'enchaîne purement et simplement car en défenseur de l'ordre qu'il a instauré et qu'il se refuse à voir bouleversé, il met fin aux exploits du héros. La renommée inégale des deux révoltés n'empêche nullement les convergences. Qu'il s'agisse de Prométhée ou d'Amirani, le captif se voit d'abord enchaîné à la surface de la terre, en un lieu indéterminé, puis Dieu l'ensevelit sous la terre, enfin il le ramène à l'air libre, au sommet du Caucase entre ciel et terre.

Religion et force combattante

En Géorgie, mais dans tout le Caucase « tcherkesse » - entre la liberté de la montagne et l'ordre moscovite - deux domaines avec leurs modes d'action propres suffisent à épuiser la variété des conduites humaines : religion et force combattante. Distribution dont Strabon atteste qu'elle est vieille d'au moins deux millénaires. Ce qui entraîne une conséquence simple : tout comportement ne relevant pas de la religion n'est concevable qu'en termes de vigueur physique. Une notion comme celle de pouvoir fondé sur l'intelligence ne peut recevoir pour équivalent géorgien que l'idée de puissance due à l'exercice de la force. Pour les Grecs, ce serait le *Kratos*.
Au trop intelligent des Grec répond en Géorgie le trop vigoureux des Caucasiens. A la ruse répond la violence. La personne même du Christ représente une énigme indéchiffrable pour un Géorgien païen. Comment concevoir une puissance qui surpasse tout mais qui ne doit rien aux moyens habituels de la religion ? Sa divinité n'est pas du type familier aux montagnards du Caucase. Son mode d'action leur échappe entièrement : le pouvoir de la foi, l'obsession du salut, l'amour évangélique ne sont pas des notions aisément transposables sur les pentes de l'Elbrouz et du Kasbek. Puisqu'il ne pouvait pénétrer

dans le cadre de la civilisation géorgienne sous l'espèce de la religion, le personnage du Christ y a pénétré sous celle de la force. C'est ainsi qu'il est devenu un chef de bande, à la tête d'une brigade de douze, ayant acquis sa puissance insolite grâce à un long entraînement physique et militaire, pompes, parcours du combattant etc... La formule qui le définit conviendrait parfaitement à Amirani : *« Il n'avait cessé de se battre depuis l'âge de douze ans »*. Le *furor* est une donnée congénitale. La force grandit à la suite de chaque combat. Ce n'est pas un caprice romanesque qui dépouille brusquement le héros de sa rudesse et de sa simplicité (à la longue bien lassantes), pour le vouer à la solitude des grands destins. L'action a la brutale logique de la loi qui gouverne sa vie tout entière. Elle aboutit à la destruction, et ici, elle conduit à celle des trois espèces vivantes qu'il pouvait rencontrer dans les espaces sauvages où le menait son errance : les monstres familiers de ces lieux sauvages – dragons, démons et géants -, les bêtes fauves, les arbres. Les textes sont d'une précision troublante : il ne restait plus sur terre que trois démons, trois sangliers, trois chênes, derniers vestiges d'une faune et d'une flore au milieu du désert suscité par le trop vigoureux champion. Ainsi se rompent les liens qui le rattachaient aux êtres de ce monde : il n'a plus ni parents ni ennemis.

La « névrose de destinée »

Or, on sait que ce sont là, à l'exclusion de toutes autres, les seules relations avec autrui que la société géorgienne concède à ses membres : les guerriers de la montagne n'échangent que les femmes ou les morts. Le reste ils le volent. La déréliction du héros est donc totale. Il se retrouve alors démuni de sa raison d'être, et sa détresse, toute tournée vers l'action mais sans objet, devient pathétique car il ressent la privation d'adversaire comme un manque absolu. Le voila entièrement livré à ce que G. Charadchizné appelle la « névrose de destinée » du guerrier caucasien, qui s'empare en fin de carrière des champions et qui cause leur perte. Névrose qui se traduit par la question : y – en t-il un plus fort que moi ? Dans le monde des femmes, l'équivalent de cette névrose masculine pourrait bien se traduire par : « y-en- a t-il une plus belle que moi ».
Il se pourrait bien que l'univers géorgien éclairât d'un jour insolite nos contes les plus éculés. La situation d'Amirani est particulière car il ne s'attaque pas aux humains : une fois exterminés les démons et les fauves, une fois surmontée l'épreuve de la Masse inerte, du mannequin mort vivant, le voila condamné à l'oisiveté. Elle lui est insupportable. La geste est organisée de telle sorte qu'elle ne puisse se résoudre par la quête habituelle du plus fort que soi. Une fois que le héros a appris à maîtriser ses dons, il ne peut plus s'attaquer qu'à Dieu, affrontement toujours indirect. La lutte avec l'ange dans le Caucase n'est pas concevable, même au niveau du mythe.
Comme son homologue mythique grec, le Prométhée caucasien est lié à un pieu et mis aux fers par les génies forgerons que sont les Kadzhis, mais chaque année, la montagne s'ouvre et il est ramené à l'air libre toujours rivé à l'appareil du supplice. L'intermède a pour lieu l'un des plus hauts sommets du Caucase. Le mythe grec aggrave la peine avec la présence de l'aigle dévorant le foie tandis qu'Amirani est soumis à une torture morale, autrement révoltante : la liberté retirée aussitôt qu'offerte. Il ignore toute vie religieuse, ne respecte aucun serment, et méprise les cadres rituels de la société. Quant à Prométhée, il n'intervient dans le sacrifice primordial que pour le saboter sans recours, et s'il s'intéresse au feu du ciel c'est pour le détourner de son usage normal. Son impiété foncière se trouve confirmée par son appartenance à l'espèce des Titans. Abus d'intelligence chez l'un, excès de force chez l'autre. Car à partir du moment où la religion et ses dépendances se voient récusées, l'usage d'une force native, qu'elle qu'en soit la nature, ne peut s'exercer que dans le domaine de l'excès. L'écart entre la personnalité de Prométhée et celle d'Amirani devient normal, et il l'est effectivement.
Le duel que se livrent le héros et le dieu a bien pour enjeu non pas la souveraineté, notion inconnue des montagnards géorgiens mais le pouvoir sur le monde. Dans l'ordre tel que le voulait Prométhée la femme n'existait pas. Le genre de vie qu'il s'efforce de sauvegarder est une sorte de paradis, ni travail, ni technique, ni mariage. Sanmizari est l'équivalent caucasien de Pandore, trompeuse et bestiale elle aussi, puisqu'une fois apaisés ses désirs sexuels, elle se révèle ce qu'elle est, une bête repoussante. En Grèce comme au Caucase, la captivité du supplicié garantit le renvoi de l'ère de l'abondance à un univers irréel et le maintien de l'humanité dans l'état voulu par le dieu suprême. Mais les Caucasiens traduisent un recours à un autre secteur de l'imaginaire. Le mythologue grec situe l'âge d'or dans le passé et en éprouve la nostalgie et le regrette, alors que les conteurs caucasiens l'insèrent dans une perspective eschatologique et le rêvent plutôt qu'ils ne le pleurent. Sous la disparité d'instruments allégoriques dont

usent respectivement le mythe grec et la geste caucasienne, l'un et l'autre traitent des mêmes problèmes qui concernent la possibilité et la viabilité péniblement admises de la condition humaine sous ses espèces essentielles : la perpétuation par la femme, et le maniement des techniques du feu.

La Géorgie des voyageurs du XVIIIème siècle

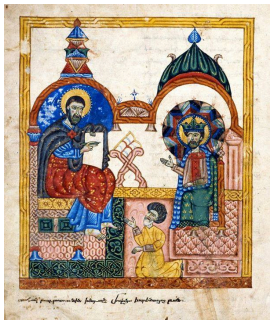
Au XVIIIe siècle, avant l'apparition des Russes la Géorgie est divisée en trois principaux royaumes : celui de Kartli, avec pour capitale Tiflis (Tbilissi), héritier de l'ancien royaume géorgien ; au Nord-est, celui de la Khakétie, adossé au Caucase, et dont les vins sont réputés. A L'ouest, l'Iméréthie, autour de Koutaïs.
Les deux premiers sont contrôlés par les Persans, le troisième par les Ottomans. Le littoral de la mer Noire échappe à ces royaumes et on y trouve trois autres principautés tributaires de Ottomans : l'Abkhasie au nord, la Mingrélie au milieu et la Gourie au sud.
Le sud-ouest forme à son tour la double principauté de Samskhé- Saatabago, (pays des Meshkets - pays de Atabeks) dont les souverains islamisés au XVIIe siècle finirent par devenir de simples gouverneurs ottomans. Il faut ajouter enfin les régions montagnardes autonomes comme la Svanétie.
Les Georgiens sont « fiers, prodigues de leur fortune et de leur sang, ivrognes et paresseux » écrit Ernest Orsonne (Le Caucase et la Perse en 1885).
Disons simplement qu'une morale fondée sur de riches et archaïques légendes et entretenue par des chants de louange et de raillerie avait exalté partout l'héroïsme et durci en doctrine le mépris de la mort en même temps qu'elle exacerbait le goût des conduites exceptionnelles et paradoxales. Le prestige n'allait pas à la richesse étalée et stabilisée ou au luxe des demeures mais aux fêtes offertes, à d'énormes festins, à une hospitalité de toutes les heures, à une magnificence sans compte et sans limite. Lorsque Orsolle traverse le Caucase jusqu'en Perse, les Géorgiennes se promènent encore enveloppées d'une large étoffe blanche qui les fait ressembler à des fantômes. Beaucoup portent encore une large cravate enroulée autour de la gorge et montant au-dessus de la bouche, symbole du silence complet que la jeune mariée doit garder chez elle jusqu'à la naissance de son premier enfant.

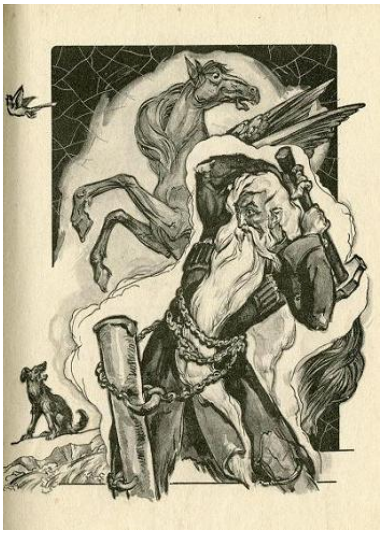
Des mœurs féroces

En aucune région du Caucase les lois de la vendetta ne sont plus impérieuses qu'en Svanie : le père y jette une balle de fusil dans le berceau de son enfant. « Vingt neuf races différentes aux mœurs primitives » s'y côtoient, dit Ella Maillart. Là-haut, une république étrange, isolée de tous côtés par des glaciers, fière d'avoir été la Colchide de Jason habités par les Svanes toujours libres, pays où chaque maison est une tour fortifiée, où les cochons ont une crinière, où aucune roue n'a encore roulé sur la terre, où se trouve à 2300 mètres, le plus haut village de l'Europe. C'est le Caucase profond d'Ella Maillart, qu'elle raconte dans son premier ouvrage dans les années trente, *Parmi la jeunesse russe* : Lorsqu'une fille est née dans une famille un garçon peut tout de suite se rendre près du berceau, et sans une parole y déposer un objet lui appartenant, ce qui lui donne droit d'option sur cette fille. Si plus tard, quelqu'un agissait à l'encontre de son droit, il serait alors dans l'obligation de laver son honneur outragé dans le sang. La coutume permet le mariage à l'essai, pendant un an. Si le mari mécontent renvoie sa femme, il devra se protéger de la vendetta de ses beaux-frères. Les Svanes ne faisaient pas grand cas des nourrissons filles. Le père les mettait au régime de cendres chaudes. Un seul repas de ce type avait raison des plus robustes constitutions. Manquant de femmes, les Svanes recouraient alors aux enlèvements dans les forêts voisines.
Le poète Chlovski faillit perdre la vie près des eaux de la Moulkhoura. Pâle, chauve et petit, il faisait partie d'une expédition cinématographique. Pour se rendre utile il faisait la cuisine pour ses camarades, et les Svanes le prenaient alors pour un domestique. Il est interdit d'être nu en Svanétie. Un jour qu'il se déshabillait pour se baigner dans la rivière il fut couché en joue par un indigène. Un chef svane intervint. Chlovski appartenait au groupe des étrangers et à ce titre avait droit à sa protection. L'incident se

liquida rapidement. - Il t'a fait du tort, demanda le chef Svane, - oui, répondit l'autre tremblant de peur et intimidé. - Je te permets de lui couper les oreilles. Comme le poète ne bronchait pas, le Svane crut qu'il n'avait pas de couteau : - Tiens, ajouta t-il, voilà mon *kinjal*.
Des mœurs exquises : magie anachronique du Caucase qui a tant charmé les humanistes. Dumas qui ignore la langue de bois et le politiquement correct qualifie les Lesghiens de « ces bêtes, ces hyènes, ces tigres, ces coupeurs de mains ».
Mais les plus redoutables et les plus redoutés furent les Tcherkesses, les Circassiens.

Le Prométhée arménien

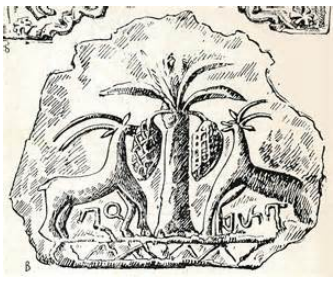




La bonne étoile des mythographes a voulu que l'un des plus vieux historiens de l'Arménie, Moïse de Khoréne, attachât quelque prix, quoi qu'il en dît, aux traditions populaires. Il nous raconte le destin tragique d'un roi d'Arménie, Artawazd, en qui l'on ne manquera pas de reconnaître le frère du Géorgien Amirani, lui-même frère de Prométhée. L'historien nous avertit lui-même qu'il ne connaît les actions de ces rois, qu'à travers les chants épiques qu'il résume.
C'est un roi de légende : il a conquis « au lasso » la non moins légendaire Satinik, princesse des Alains, (peuple « scythique » mentionné à partir du Ier siècle dans les steppes au nord du Caucase qui a participé aux Grandes Invasions) il a combattu et vaincu les « dragonides » qu'il a massacrés et dont il a incendié le domaine.
Enfin, il meurt, mais sa fin elle-même, avec ses conséquences, s'écarte de la norme humaine, fût-elle royale. On l'inhuma dans une civière d'or, drapé d'un manteau d'or. Un trésor immense fut enterré avec lui. Et apparemment jamais découvert…
L'*Amiran-Darejaniani* (géorgien: ამირან-დარეჯანიანი), rendu en français par « Histoire d'Amiran, fils de Daredjane »[3]) est un roman médiéval géorgien, datant probablement de la première moitié du XIIe siècle. Il s'agit de l'un de ces ouvrages littéraires qui annoncent l'émergence d'une littérature séculière locale, après plusieurs siècles de domination par une tradition patristique. C'est un ouvrage en prose, contant en douze épisodes les combats de chevaliers .
Il est attribué à Moïse de Khoni (მოსე ხონელი), attribution qui ne se trouve que dans l'épilogue d'un poème épique, le *Vep'khis-tqaosani* de Shota Rustaveli, le plus grand classique de la littérature géorgienne médiévale.
Selon une tradition, Moïse serait venu de la ville de Khoni, dans la Géorgie occidentale, et, comme Rustaveli, il servit à la cour de la reine Tamar (qui régna de 1184 à 1213), souveraine du pays pendant l'« Âge d'or » de la Géorgie.

la reine Tamar

L'*Amiran-Darejaniani* fut publié par le critique littéraire géorgien autodidacte et bibliophile Zakaria Chichinadze en 1896, édition suivie par plusieurs éditions critiques au XXe siècle. La première traduction anglaise du roman, établie par Robert Horne Stevenson, date de 1958. Puis, en 1965, apparut une traduction russe de Bidzina Abuladze.



Inscription de la plus vieille église orthodoxe en Ingoushie.